

# SOUVENIR

Ma chère Françoise,

Vous me demandez un mot, quelques lignes pour votre aimable journal.



M. LE SÉNATEUR DAVID

Comment vous refuser ce petit service, cette obole littéraire ? Qui n'a pas de sympathie pour la femme de lettres qui poursuit avec tant de talent et d'énergie une œuvre si honorable pour

le journalisme canadien ?

Mais que faire ? Comment répondre dignement à votre touchant appel ?

J'avais songé à détacher de mes cahiers de notes et souvenirs, deux pages, l'une sérieuse, triste même, l'autre plus gaie, plus légère, et à vous laisser choisir celle qui vous conviendrait. Mais la paresse m'a décidé à faire le choix moi-même et à vous envoyer celle qui exigeait de ma part moins de travail : la dernière.

Cette page évoque le souvenir d'un homme dont le nom et les œuvres sont bien connus dans le monde des lettres.

Il s'agit de Faucher de Saint-Maurice.

On ne peut prononcer son nom sans éveiller parmi ceux qui l'ont connu et aimé tout un monde de souvenirs joyeux, d'aventure, réjouissantes. C'était un type à part par le brio de son esprit, par l'originalité de son caractère et les péripéties de son existence. Il appartenait à cette catégorie d'hommes étranges qui semblent organisés pour ne voir dans la vie que le côté pittoresque et joyeux, pour se réjouir et amuser leurs contemporains.

Venus comme par hasard, par accident, dans un monde absorbé par le souci des choses pratiques, ils semblent déplacés, dépaysés, et se vengent des tristes réalités de la vie en les narguant, en se nourrissant de chimères, d'illusions.

Pourtant Faucher était sérieux à ses heures, le fonds religieux et patri-

otique de sa nature se manifestait par des conversations et des écrits qui dénotaient des connaissances variées et une intelligence d'élite. Il a même été député et orateur de l'Assemblée Législative à Québec, et il s'est acquitté convenablement des devoirs que ces positions élevées lui imposaient. Mais sa nature de bohème, et son caractère fantasque reprenaient vite le dessus et le jetaient dans les situations les plus critiques. Cet homme d'esprit avait une manie, la manie des grandeurs, la passion des honneurs, des décorations et un désir insatiable de se singulariser, qui lui a fait perdre une partie de sa vie à mystifier ses contemporains.

Oui, il fut un grand mystificateur, mais le plus aimable, le plus charmant des mystificateurs.

A l'âge de vingt ans, il était allé au Mexique, s'était engagé dans l'armée de Maximilien, y avait conquis les épaulettes de capitaine, et en avait rapporté des médailles plus ou moins authentiques.

Il adorait les médailles, et comme il entretenait une correspondance avec toutes les puissances du monde, il en obtenait beaucoup, ce qui ne l'empêchait pas de s'en faire fabriquer au besoin.

Mais la décoration qu'il affectionnait surtout et qu'il portait si fièrement était la rosette de la Légion d'Honneur. Ah ! celle-là, malheur à qui aurait osé y toucher !

Personne n'aimait plus la France que lui, personne n'en parlait avec une admiration, une émotion plus sincère.

Lorsqu'un vaisseau français entrait dans le port de Québec, il était le premier à le saluer, à faire la connaissance du capitaine et des officiers qui l'aimaient du premier coup à cause de son esprit si français et de son cœur si généreux. Il s'installait à bord du vaisseau et on aurait bien-tôt cru qu'il en était le capitaine à la manière dont il se comportait envers les visiteurs.

Il n'avait rien à lui, il eut volontiers

donné sa chemise à qui l'aurait demandée mais aussi, le bien de ses amis était son propre bien. Un jour, il arrive à Montréal et s'installe chez son ami DeCelles qui était alors rédacteur de la *Minerve*, et tenait chambre sur la rue Saint-Jacques.

Qui n'a pas connu la chambre de DeCelles ? Elle a servi de refuge à nombre de naufragés, d'amis en détresse.

Donc Faucher s'y était installé. Ayant appris, dans le cours de la journée, qu'il y avait bal, le soir, dans une des principales familles de Montréal, il voulut s'y faire inviter à tout prix et réussit.

Mais une fois l'invitation reçue, il songea qu'il n'avait pas l'habit de soirée absolument requis, et il devint perplexe. Soudain, en jetant les yeux sur le garde-robe de DeCelles, il aperçut tout ce qui lui manquait. Son parti fut vite pris, il s'empara de ce qu'il lui fallait, et alla se promener en attendant l'heure du bal.

DeCelles avait été invité à cette soirée. On peut juger de son désappointement, lorsqu'il arriva à sa chambre pour s'habiller. Il pensa bien que Faucher était le coupable, et il en prit philosophiquement son parti.

A trois heures du matin, Faucher arriva et se jeta dans les bras de DeCelles endormi, en le remerciant de lui avoir procuré le bonheur d'assister à une si charmante soirée.

—Mais j'aurais bien aimé moi aussi avoir ce plaisir, dit DeCelles, car j'étais invité...

—Bah ! tu ne te serais pas amusé comme moi, mon cher, et ton habit sur toi n'aurait pas produit le même effet... Regarde-moi donc... n'est-ce pas qu'il me va comme un gant...

DeCelles regarda et aperçut dans les manches de son habit, près des épaules, deux trous béants.

—Oui, regarde à ton tour dans quel état tu me rapportes mon habit... Tiens, laisse-moi dormir et couche-toi toi-même.

Il offrait à dîner à tous ceux qu'il rencontrait et mettait sa